

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 15

Artikel: Le désespoir d'une mère
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182277>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mon voisin Katzenesser faisait sans doute des réflexions aussi peu agréables que les miennes, car je l'entendais grommeler et vouer les catholiques à tous les diables de la mythologie. Les malédictions furent interrompues par un « Attention ! » prononcé à voix basse. Un bruit de rames se faisait entendre, puis, deux bateaux parurent à l'angle du quai. Mon cœur battait une marche accélérée. « Arrivez ! » dit le capitaine. Katzenesser perd la carte, et « crac, » il envoie une balle dans les branches d'un marronnier.

— Que les cinq cent mille dia... serrent le musicien, dit un des bateliers, car c'est de lui, bien sûr. Nous allons lui faire prendre un bain. — Katzenesser laisse tomber son arme, s'enfuit et... joue encore.

Nos bateliers prennent terre, nous nous pressons autour d'eux et les accablons de questions. — Nous n'avons pas vu un chat, disaient-ils.

— Bien, alors, mais pourquoi la fusée ?

— C'était une étoile filante. Nous l'avons bien vue, astrologues que vous êtes.

— C'est parbleu vrai, dit le capitaine; elle allait du Nord au Sud; nous n'y avons pas pensé.

Assez d'alertes pour la nuit. Allons dormir.

D. V.

Nous nous empressons de remercier l'auteur des lignes qui précèdent, et qui a été beaucoup trop modeste en ne signant que par ses initiales. C'est avec plaisir que nous ferons plus ample connaissance et que nous lui ouvrirons nos colonnes.

Le désespoir d'une mère.

Sous ce titre, nous empruntons à *l'Indépendance belge* l'émouvante histoire qu'on va lire, écrite par M. Jules Claretie, à l'occasion d'un projet de loi sur le duel, qui va être présenté à l'Assemblée nationale de Versailles :

Madame A... était demeurée veuve assez jeune encore avec un fils, son unique enfant, qu'elle adorait. C'était sa vie tout entière, ce fils. Il lui rappelait l'époux aimé, les joies du passé, il faisait renaître pour elle les espérances de l'avenir. Elle n'avait point voulu s'en séparer durant les années de collège et un précepteur était venu, au logis, faire l'éducation de l'enfant. Armand avait grandi ainsi, couvé, pour ainsi dire, sous l'aile maternelle, choyé et gâté, et il avait conservé en lui ce je ne sais quoi de féminin, de délicat et d'hésitant que gardent les enfants pétris, si je puis ainsi parler, par la main maternelle. C'était un homme pourtant. Déjà vingt ans, l'œil fier, le visage sympathique et beau, la loyauté dans le regard, mais une certaine timidité dans les manières, une sorte de défiance de lui-même unie à une tendresse naturelle très grande.

Armand avait rencontré, sur son chemin, une femme, fille de théâtre, ou du demi-monde, danseuse comme la *Stella* de M. Sardou, ou déclassée comme la *baronne d'Ange* de M. Dumas fils, je n'en sais rien. Bref, il l'avait aimée. Ces premières amours des cœurs confiants ont des crédulités et des fièvres singulières. Armand ne voyait que cette femme au monde, et la mère haïssait d'instinct cette étrangère, cette inconnue qui venait lui arracher une part du cœur de son fils. Elle se résignait pourtant, au moins en apparence. Elle souffrait. Un soir, Armand rentra un

peu pâle et l'air troublé au logis à l'heure du dîner. Il demeura silencieux pendant le repas. La mère questionnait : « Qu'as-tu donc ? Que se passe-t-il ? Es-tu malade ? Réponds moi ! » Il ne répondait pas.

Vers dix heures, le soir, Armand devint tout à coup attendri et, se rapprochant de sa mère, lui demanda, comme par hasard, s'il l'avait toujours rendue heureuse, si elle n'avait rien à lui reprocher, s'il avait été réellement un bon fils.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Je ne sais pas. Je voudrais seulement que vous me répondiez.

— Mon pauvre enfant, je t'aime, je n'ai jamais aimé que toi, tu le sais bien, je t'aime trop, je le sais à mon tour, et à l'idée que tu pourrais me manquer...

— Eh bien ?

— Mais non, je suis folle, tu m'aimes autant que jadis, quand tu étais petit. Il faut seulement m'habituer à te voir grand et libre. Je m'y ferai. Quant à toi, mon cher Armand, certes, je n'ai rien à te reprocher et tu es le plus honnête et le plus dévoué des fils !

— Bien vrai ? dit Armand avec un sourire de joie ; et prenant à deux mains la tête de sa mère, il la couvrit de baisers en répétant : — Je suis si heureux que tu me dises cela, chère mère !

— Pourquoi ?

— Pour rien. J'avais des remords, des craintes... N'est-ce pas, n'est-ce pas que j'ai été un bon fils ?

L'animation inaccoutumée d'Armand, le ton sur lequel ces paroles avaient été dites avaient profondément frappé Mme A... Elle n'attribuait d'ailleurs cette espèce de fièvre qu'à une impression passagère, et lorsque Armand prit congé d'elle pour aller reposer, après avoir lu un peu et travaillé dans sa chambre, elle ne songea plus à ces étranges questions de son fils. Tout à coup, comme elle allait elle-même se retirer, sonnait sa femme de chambre, celle-ci vint l'avertir qu'une dame était là, insistant pour entrer, quoique l'heure fût fort avancée. Il s'agissait, paraît-il, d'une affaire grave. Une affaire grave à onze heures du soir.

— Faites entrer, cette dame, dit madame A...

La femme de chambre introduisit une dame voilée, d'une tournure jeune et vêtue avec recherche. Madame A... fit signe à la visiteuse de s'asseoir.

— Je vous demande pardon, madame, répondit l'inconnue en demeurant debout, et je vous prie d'excuser la démarche que je viens faire auprès de vous. Elle serait impardonnable s'il ne s'agissait pas du salut, de la vie d'Armand...

— Armand ? dit la mère étonnée. Qui êtes-vous donc madame ?

— Permettez-moi de ne point me nommer pour ne pas vous forcer à me faire chasser, madame. Sachez seulement qu'à cause de moi, pour moi, maudite, Armand...

— Eh bien, Armand ?

— Armand va se battre !

— Lui ! mon fils !

— Se battre avec un homme qui ne pardonne pas, dont l'épée est implacable, le pistolet mortel, un duelliste consommé, un aventurier qui a tué déjà et qui tuera encore !

— Ah ! mon Dieu ! dit Mme A... en tombant comme foudroyée sur son fauteuil.

— Oh ! madame, madame, il n'y a pas de temps à perdre ; empêchez ce duel, reprit l'autre. Je viens vous avertir, je viens vous aider, si je puis, il ne faut pas qu'Armand se batte !

— Se battre, lui! répétait la mère accablée d'abord, et qui, peu à peu, passait de la surprise à la colère.

— Je suis bien coupable, disait l'autre, c'est chez moi... une rencontre... Pardonnez-moi...

— Et comment empêcher ce duel? demanda tout à coup madame A... Comment appelez-vous son adversaire?

— Monsieur M...

— Où demeure-t-il?

— Rue..., n°...

— C'est bien, fit la mère. Vous pouvez vous retirer, mademoiselle. Je vais parler à mon fils.

— Madame! dit la jeune femme suppliante.

— Laissez-moi seule avec mon fils!

Une fois seule, M^{me} A... alla frapper à la chambre d'Armand. Elle appela. Point de réponse. Inquiète, elle sonna le valet de chambre du jeune homme, fit ouvrir la porte. La chambre était vide. Armand était parti. Où le retrouver maintenant?

— Savez-vous où est monsieur? dit-elle, éperdue.

Le valet de chambre ne savait rien.

M^{me} A..., isolée, se sentit brusquement tout près de perdre la raison. Elle regrettait d'avoir congédié cette femme tout à l'heure, cette malheureuse qui, prise de remords, sans doute, était venue dénoncer ce duel après l'avoir provoqué peut-être. La rejoindre? Était-ce possible! D'ailleurs, où la retrouver? Et si Armand était chez elle pourtant? Dans cette espèce de délire qui tout à coup venait de s'emparer de cette mère, deux noms revenaient cependant comme deux mêmes hallucinations dans une nuit de fièvre: le nom de M. M..., l'adversaire, et celui de la rue où il demeurait.

Madame A... ne le connaissait pas. Elle ne l'avait jamais vu. Comment était-il, cet homme? Peut-être avait-il quelque pitié dans l'âme? Un duelliste, après tout, n'est pas un bourreau! Si elle allait le supplier, l'implorer? Allons donc, était-ce possible? Et elle demeurait là, chez elle, s'exaltant, allant, venant, attendant Armand, ouvrant la fenêtre, interrogeant la rue noire. Les voitures qui passaient, semblaient s'arrêter devant le logis, puis continuaient leur route. Jamais femme, jamais mère ne souffrit ce que souffrit M^{me} A... pendant cette nuit-là.

Au petit jour, Armand n'était point rentré. Il avait, sans doute, passé la nuit chez quelqu'un de ses témoins pour être plutôt prêt et rendu. Ses témoins, M^{me} R... n'y avait pas songé. Elle ne songeait plus à rien d'ailleurs. Elle se répétait à elle-même cette adresse et ce nom, rue..., M. M...

— Ah! parbleu, dit-elle, à la fin, affolée, pourquoi n'irais-je pas à lui? Je l'empêcherai bien de tuer mon fils!

Elle se jeta dans une voiture et donna l'adresse au cocher. Le logis n'était pas loin. M^{me} A... y parvint, encore toute secouée par la fièvre. Cependant, lorsqu'elle demanda si M. M... était chez lui, elle faillit s'évanouir. Nulle force. Tout l'abandonnait.

M. M... s'exerçait justement, dans son jardin d'hiver, à tirer le pistolet. Le bruit des détonations frappa la pauvre femme au cœur. Il lui semblait que c'était sur Armand qu'on tirait. M. M... ne voulait recevoir personne. Il avait un rendez-vous d'honneur, M^{me} A... insista, écarta les laquais et pénétra jusque dans la serre transformée en salle de tir. Il avait là-bas des poupées brisées, des cartons troués, et, sur la table, des pistolets tout armés à côté d'une boîte. En voyant une dame, M. M... fit signe à deux de ses amis qui étaient là, de se retirer. M. M... était un homme grand, déjà âgé, l'air impudent et résolu.

— Monsieur, lui dit M^{me} A..., je suis madame A..., la mère d'Armand, et je viens vous prier, vous supplier de

ne pas vous battre avec mon fils!

M. M... parut surpris et fronça le sourcil.

— Monsieur, continua la mère, Armand est un enfant. Je ne sais ce qu'il y a entre vous. Mais le tuer! le tuer! Il n'a jamais tenu une épée, jamais un pistolet. Vous ne pouvez pas vous battre avec lui, monsieur!

— M. votre fils m'a insulté, madame, répondit froidement M. M..., et l'on ne m'insulte point. J'en suis bien fâché, mais je tuerai M. votre fils.

— Vous le tuerez! dit M^{me} A... avec un grand cri.

— Je vous en prie, madame, point de bruit, point de scènes. L'heure de notre rendez-vous approche. Ce n'est pas, je suppose, M. Armand A... qui vous a envoyée vers moi pour retarder notre rencontre. Laissez-moi donc partir, je vous prie, et...

— Partir! partir pour tuer mon fils! Vous? Vous croyez donc qu'une mère laissera assassiner comme cela son enfant?

— Ah! madame!

— Vous ne sortirez pas! dit-elle en se plaçant devant lui. Oh! vous n'êtes pas habitué à ce que les mères viennent ainsi vous disputer la chair de leur chair! Vous ne sortirez pas!

— Eh! madame, l'heure approche... Retirez-vous ou je...

Il voulut alors l'écartier d'un geste, mais elle, — cette mère devenue la lionne qui défend ses petits — bondit, sans songer, d'un mouvement de folle, sur un des pistolets armés qui traînaient sur la table et, avec un grand cri insensé et déchirant:

Ah! tu veux tuer mon fils, dit-elle.

Et, d'instinct, d'un geste nerveux, saccadé, elle pressa la gâchette. Le duelliste tournoya sur lui-même et tomba foudroyé, la face sur le tapis.

A peine nos artistes dramatiques ont-ils quitté notre scène que déjà nous avons la bonne fortune d'apprendre la prochaine arrivée d'une troupe lyrique, appelée au milieu de nous par cette même initiative privée à laquelle nous dûmes tout le plaisir que nous procurèrent les représentations d'opéra de l'année dernière. Nous ne donnerons pas encore de détails sur la composition de la troupe; nous nous bornerons à dire qu'elle renferme des éléments sérieux, qui nous font espérer d'entendre interpréter dignement les œuvres des grands maîtres. Le retour de M^{me} Prévost n'est-il pas, du reste, une garantie de succès?...

La livraison d'avril de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants: I. Pestalozzi et la question sociale, par M. Roger de Guimps. — II. Voyageurs anglais en Russie, par M. Louis Leger. — III. Le Râmsneh. Scènes de la vie hindoue. Nouvelle, par M. Auguste Glardon. (Quatrième et dernière partie.) — IV. Histoire naturelle d'une source d'eau minérale, par M. Hudry-Menos. — V. Une causerie sérieuse, par M. Eug. Rambert. — VI. Chronique littéraire de Paris: *Les origines du christianisme*, par M. Havel. — Jugement de M. Neftzer sur ce livre. — *Études morales sur l'homme et la société*. — Le sentiment de l'humanité avant le christianisme, etc., etc. — VII. Chronique italienne: Les amis de l'Italie: MM. Michelet, Quinet, Renan, Laboulaye, Daniel Stern, Emile Ollivier, Amedée Roux. — Pie IX et Mérimée. — M. Taine et l'Italie. — Les musiciens de la Basilicate, etc., etc. — VIII. Chronique d'Angleterre: Napoléon III, l'Angleterre et la France. — Le parlement. — Le discours de la reine, etc., etc. — IX. Chronique d'Allemagne: Les points noirs. — Les Prussiens de la décadence. — Les socialistes allemands. — Un conflit dramatique, etc., etc. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELSISLE.